

*Camp-Long, jeudi 13 août 1959.*

Nous devisons ainsi, face aux pins étagés de la presqu'île du Dramont. L'heure approche où *l'Express* arrivera à Saint-Raphaël et je vais l'y chercher. Papa est assez inquiet de son article ou plutôt de la réponse que n'aura pas manqué d'y faire Jean-Jacques (qui ne lui a pas donné signe de vie depuis qu'il l'a reçu).

Je n'ai, avant de remonter en voiture pour les apporter le plus vite possible, que le temps de jeter un coup d'œil sur ces deux textes. Celui de J.-J. S.-S., à en juger par les phrases que je pique ici et là, me paraît violent. Je crains la rupture et suis rassuré lorsque mon père qui le lit en même temps que moi, me dit que le ton en est courtois.

Mais à mesure que le temps passe, les pointes qui s'y trouvent le blessent. Il reparle pour la seconde fois de « cette petite bande » sous l'aspect de laquelle l'équipe de *l'Express* lui apparaît depuis qu'il la considère du dehors. Il prépare la réplique qu'il fera à cette réponse où, me dit-il, Jean-Jacques se garde bien de traiter aucun des points qui étaient en cause.

Cette impression de vieillissement que me donne ici mon père est moins physique sans doute que sentimentale. Il n'est plus entraîné, exalté par un petit groupe de camarades avec lesquels il se sentait en communion. Communion qu'il nie lorsque je la lui rappelle :

- Je ne me suis jamais senti en confiance à *l'Express*...
- Jean-Jacques, pourtant...
- Oui, Jean-Jacques, peut-être...

Bien que nous l'entourions autant qu'aux jours si doux de Valmante, et qu'on le sente à l'aise auprès de nous, nous devinons qu'il n'est pas heureux. Notre seule consola-

tion (si ce pouvait en être une) serait de penser qu'ailleurs il ne serait pas mieux : pareillement désenchanté — et lisant, s'il s'en trouvait comme ici, des romans policiers (pour la première fois, non certes de sa vie, mais depuis très longtemps). Et comme je suis moi-même au plus bas, nous restons de longues minutes l'un près de l'autre, je ne dis pas sans trouver rien à nous dire, car nous ne cherchons pas les mots qui nous fuient, mais dans de mornes silences, où je mesure une nouvelle fois l'impossibilité radicale de communiquer, de père à fils et de fils à père, en dépit de tout notre amour.

— Pour avoir un bon fils, oui, j'ai un bon fils !

Ainsi, s'exprime-t-il sur un ton d'affectueuse boutade devant Dominique et Marie-Claude, et cette phrase dérisoire et banale représente le maximum de ce qu'il peut dire avec des mots, tandis que je manifeste de façon aussi élémentaire ma propre tendresse mêlant d'une ironie légère l'aveu de cet amour si lourd, comme s'il fallait avoir l'air de ne pas le prendre au sérieux pour ne point trahir sa gravité.

Ces jours irremplaçables auprès de mon père, de ma jeune femme, de mes enfants, je les goûte certes, mais au moment même où je les vis avec un recul, comme si mon présent était déjà du passé. Nul abandon, aucune spontanéité. C'est peut-être cela, la fin de la jeunesse : chaque seconde de bonheur contaminée ; une lucidité qui corrompt à mesure les dons d'une existence moins assumée qu'observée de l'extérieur. C'est déjà dans la lumière du souvenir que je vis ces jours de Camp-Long, — avec dans la mélancolie une nuance d'objectivité, de froideur qui disparaîtra sans doute lorsqu'il s'agira de vrais souvenirs : alors je goûterai rétrospectivement, mais ce sera trop tard, un bonheur dont je n'ai aujourd'hui qu'une conscience virtuelle.

Jean-Jacques Servan-Schreiber, visiblement inquiet, téléphone de Paris et annonce sa prochaine visite. Frappé par la froideur de mon père à l'appareil. Il m'assure qu'il n'en est rien, mais reconnaît que le cœur n'y est plus.

— Et puis je ne suis jamais tout à fait à l'aise lorsque je n'ai pas répondu...

Dès demain matin il lui aura dit par écrit ce qu'il a à lui dire...

Le soir, face à la forêt de l'Esterel, mon père récite des vers de Sully-Prudhomme sur les étoiles et les regards fugitifs de tant et tant de générations humaines. Poème qu'il avoue, une fois de plus, trouver très beau. Il se hasarde jusqu'à murmurer, sur le même sujet, quelques vers plus contestables de Bataille. Puis siffle doucement *Nuit resplendissante et silencieuse*, cet air de Gounod que ses frères et lui chantaient sous les pins de Saint-Symphorien et qu'il mit dans la bouche des enfants d'*Asmodée*.